

La forêt des Mebêngôkre (Amazonie) : une histoire de rencontres et de luttes

Pascale de Robert



©IRD/P. de Robert

Les deux leaders du village de Moikarakô présentent une carte, résultat d'une expérience de cartographie participative avec les chercheurs de l'IRD.

On y voit d'abord le contraste entre les terres occupées par les Amérindiens sous couvert forestier et les autres, défrichées (en rose sur la carte).

En Amazonie brésilienne, les Mebêngôkre sont environ onze mille personnes ; ils vivent en villages épars dans le bassin du fleuve Xingu où se trouvent leurs territoires pour l'essentiel couverts de forêt. Célèbres pour la beauté de leurs peintures corporelles et de leurs objets en plumes, réputés pour leurs savoirs écologiques devenus références des ethnosciences, les Mebêngôkre¹ sont aussi connus pour leur activisme politique en matière de défense de la forêt et des droits des peuples autochtones.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, les ancêtres des Mebêngôkre d'aujourd'hui ont refusé tout contact pacifique avec la société coloniale et brésilienne. Ils ont échappé à l'avancée des fronts de colonisation en s'éloignant de leurs régions d'origine et des fleuves, et en migrant à l'ouest vers l'intérieur de la forêt tropicale de « terre ferme », où ils ont fini par s'établir. Les archives et la tradition orale rapportent des histoires très violentes sur les relations entre Mebêngôkre et *kuben*, ces « étrangers » ou « non-Indiens » d'abord venus dans la région du fleuve Araguaia pour élever du bétail ou ramasser des noix du Brésil à partir de la fin du xix^e siècle. Les désaccords autour de la rencontre avec les *kuben* ont été motifs de conflits internes graves, de scissions et migrations en petits groupes plus loin dans la forêt. Cela d'autant plus que les premiers Mebêngôkre disposés à rejoindre les missions catholiques et la « civilisation » entre la fin du xix^e et les années 1950 ont disparu, décimés par les maladies. Réfugiés dans la forêt, les autres groupes ont survécu à de graves attaques, aux exploitants en tout genre et aux épidémies qui ont beaucoup réduit leur population, maintenant revenue en franche croissance démographique. De nos jours encore, il est très probable qu'un ou des petits groupes de Mebêngôkre continuent de faire le choix de vivre isolés, restant cachés de ceux qui participent au « monde des blancs ». C'est dire que ces Indiens ont acquis depuis longtemps une réputation de *Indios bravos*, forts et guerriers. Celle-ci se maintient presque intacte aujourd'hui où les ressources de la forêt – surtout le bois, l'or et l'eau – continuent de susciter les convoitises, ce qui ne facilite pas les relations pacifiques dans la région.

A Brésil, les territoires traditionnels démarqués et homologués comme « Terres indigènes » constituent des aires protégées au statut particulier, avec un droit d'usage exclusif aux Amérindiens. Le processus officiel de reconnaissance des Terres indigènes est souvent très long et, dans les années 1970, l'ouverture de grandes routes à travers l'Amazonie avait déjà divisé le territoire traditionnel des Mebêngôkre et favorisé l'afflux massif de chercheurs d'or puis de colons. Engagés dans la défense de leurs terres, les Mebêngôkre habitent maintenant neuf Terres indigènes, contigües pour la plupart et situées dans le sud de l'État du Pará et au nord de l'État du Mato Grosso. Ces neuf Terres indigènes sont proches de la zone nommée « arc de déforestation », là où le front de colonisation agricole avance le plus rapidement sur la forêt. Il apparaît aujourd'hui que les aires protégées où l'environnement naturel reste le mieux conservé en

1. En référence aux héros mythiques, Mebêngôkre signifie « Peuple venu de l'eau » dans leur langue du groupe Jé , mais ils sont aussi nommés Kayapó du nom que leur avaient donné autrefois des groupes ennemis.

Amazonie brésilienne sont celles habitées par les Amérindiens. Vues du ciel, les terres des Mebêngôkre et des autres ethnies de la région se présentent effectivement comme une île de forêt encerclée de pâturages et de plantations de soja.

Les terres habitées par les Mebêngôkre ne sont pas pour autant des espaces sauvages. Des générations d'Amérindiens ont façonné à leur manière ces forêts où la répartition et l'abondance de certaines espèces, telle la noix du Brésil (*Bertholletia excelsa*), ou l'étendue des sols fertiles (*terra preta*) sont associées aux activités humaines. Même les jardins (les abattis) se présentent comme des répliques en miniature des écosystèmes où ils se trouvent insérés. Aujourd'hui encore, ils abritent une très grande diversité de plantes alimentaires et utiles, alors que les Mebêngôkre entretiennent toujours plus de relations avec la société brésilienne et dépendent en partie du marché pour leur alimentation. Par exemple, les habitants du seul village de Moikarakô distinguaient il y a peu quelque 49 sortes de patate douce et 36 ignames différents ! Cette agrobiodiversité, dont l'importance est encore mal évaluée, confirme la vitalité des savoirs locaux à une époque où les changements sociaux et environnementaux sont très importants. Sans doute parce que les principes de répartition, de conservation, de reproduction et de fabrication de la biodiversité chez les Mebêngôkre ne peuvent pas être séparés de valeurs attachées au concept de « beauté » (*mej*) qui traduit, au-delà de l'esthétique des paysages et de l'efficacité des techniques agricoles, une manière de valoriser les échanges au sein des villages et avec les autres. La forêt habitée et racontée par les Mebêngôkre garde les témoignages des rencontres, des luttes et des échanges anciens et actuels qui font l'histoire de ce peuple.

Mais des pressions de plus en plus fortes menacent l'intégrité des Terres indigènes. Les exploitants de bois et les éleveurs traversent leurs frontières, insuffisamment surveillées, de grands projets comme l'aménagement de la route Cuiba-Santarem pour faciliter encore la culture du soja sont également préoccupants. La politique de développement de l'Amazonie commencée dans les années 1970 prévoyait déjà la construction d'un énorme complexe hydroélectrique avec sept barrages dans le bassin du fleuve Xingu, un projet monté à l'époque sans tenir compte de l'impact social et environnemental pour les populations locales. Un mouvement social d'opposition à ces barrages s'était alors formé, avec un rôle actif joué par les Mebêngôkre-Kayapó qui culmina, en 1989, avec la grande rencontre d'Altamira. Cette manifestation stoppa les financeurs du projet hydroélectrique et devint un symbole des mouvements écologistes et sociaux au Brésil. Mais les polémiques n'ont pas cessé depuis trente ans et le projet revisité s'est finalement imposé avec la construction, en cours, du barrage de Belo Monte destiné à devenir le troisième le plus puissant au monde. Malgré d'innombrables problèmes, de sérieuses failles dans le processus de consultation des populations locales et d'évaluation des impacts, une bataille juridique acharnée et les pressions de mouvements sociaux avec des appuis internationaux, les travaux se poursuivent. Et on sait qu'après Belo Monte, d'autres barrages viendront ensuite. Les Mebêngôkre, désormais alliés à d'autres populations locales non indiennes dans cette lutte, mais aussi divisés entre eux au sujet des compensations, devront rester vigilants pour continuer à défendre les droits constitutionnels, leur territoire et la forêt.



Un enfant mebêngôkre au milieu des plants de manioc.



Cours de cartographie et maniement du GPS en forêt avec les jeunes Kayapó qui participent désormais aux opérations de surveillance territoriale.

Habiter la forêt tropicale au XXI^e siècle

IRD Éditions
INSTITUT DE RECHERCHE POUR LE DÉVELOPPEMENT

Collection Référence

Marseille, 2019

Coordination et préparation éditoriale

Corinne Lavagne

Mise en page

Aline Lugand – Cris Souris

Correction

Marie-Laure Portal

Maquette de couverture

Michelle Saint-Léger

Maquette intérieure

Catherine Guedj

Photos de couverture

1^{re} de couverture :

© IRD/G. Michon – Enfants en forêt (Indonésie)

4^e de couverture (de haut en bas) :

© IRD/G. Michon – Forêt tropicale humide (Western Ghats, Inde)

© IRD/S. Carrière – Collecte de fougères (Madagascar)

© IRD/E. Stoll – Habitat traditionnel en Amazonie brésilienne

© IRD/G. Michon – Déforestation à Bornéo (Indonésie)

© IRD/P. de Robert – Cueillette de baies d'açaï (Brésil)

La loi du 1^{er} juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon possible des peines prévues au titre III de la loi précitée.